

l'art qui doit résulter d'une représentation, où l'on ne compte sur aucun spectateur, je ne le comprends pas, et je ne vois pas davantage ce qu'en qualité d'artiste, *Diderot*, assis dans son coin, peut apprendre-là. Il est hors de doute qu'il ne put voir là en effet ni nature ni art: qu'y vit-il donc? rien; car une troisième chose en ce point est une chimère.

Cependant on conçoit très-bien comment à Paris cette saillie bizarre put survenir à *Diderot*. Parmi tous les abus de la scène, un des plus fatigans ici, c'est la coquetterie continuelle de l'acteur avec le public et la manière dont il mendie les applaudissemens. Il faut convenir que le public lui-même en est un peu cause. Ce public d'un côté est meilleur juge que le nôtre, et il vient en grande partie, pour juger et auteur et acteurs; mais d'un autre côté, il a un penchant singulier à distinguer ceux-ci du personnage dramatique et à se complaire aux *tours de force*. Son blâme ou ses applaudissemens ne s'attachent qu'aux détails, aux passages heureux, et jamais il ne regarde à tout l'ensemble du jeu d'un rôle. La jouissance d'une belle scène est fréquemment troublée, pour moi du moins, par un impitoyable battement de mains, qui se prolonge parfois d'une manière insupportable. Ces témoignages bruyans de plaisir appartiennent à la vivacité

ceste, et qui ne veulent pas le reconnaître.